

ALABAMA
1963

LUDOVIC MANCHETTE
CHRISTIAN NIEMIEC

ALABAMA 1963

Roman



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© le cherche midi, 2020.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-285-1

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*À Armande et Joseph Niemiec,
À Évelyne et Bernard Manchette,
Nos parents.*

« *Audemus jura nostra defendere* ^{1.} »
Devise de l'Alabama.

1. « Nous osons défendre nos droits. »

Jeudi 8 août 1963

La chaleur écrasante semblait avoir endormi la clairière : ses hautes herbes jaunies, son immense chêne perdu au beau milieu, les corbeaux perchés là-haut, et la petite fille couchée en bas, quelques mètres plus loin. De temps en temps, l'un des oiseaux ouvrait un œil sceptique sur l'intruse d'une dizaine d'années allongée les yeux fermés, la bouche entrouverte. Rien ne troublait le repos de la belle endormie : ni le soleil cuisant, ni la mouche qui ne cessait de venir effleurer sa joue, ni le brin d'herbe qui lui chatouillait l'oreille. Elle ne cilla même pas lorsqu'un scarabée sortit de sa bouche. Le *Prionus laticollis* descendit le long de son menton, de sa gorge et de son buste. Il prit soin d'éviter la tache de sang qui s'étalait sur son ventre, avant de se perdre dans les plis de sa jupe beige remontée jusqu'au nombril. Il réapparut une minute

plus tard et poursuivit sa course sur l'une de ses cuisses dénudées. Il escalada son genou en forme de madeleine puis, arrivé aux chevilles, passa sans états d'âme la petite culotte blanche. Pendant un instant, il sembla considérer le petit pied nu, inerte, qui se dressait devant lui, infranchissable. Un coup de vent décida pour lui, et il atterrit dans l'herbe, plus hospitalière.

Ledit coup de vent fit frissonner toute la clairière. Il fit bruissier les branches du chêne et vint déranger les corbeaux, qui croassèrent leur mécontentement avant de s'envoler comme un seul homme.

La petite fille qu'ils abandonnaient ne serait pas découverte avant plusieurs jours. Peut-être que si elle avait été blanche... Mais elle était noire.

Mercredi 14 août 1963

Adela Cobb était un petit bout de femme énergique de trente-quatre ans, et il en fallait, de l'énergie, pour faire briller les deux rampes en cuivre qui encadraient l'escalier monumental de Carol Finnegan, sa patronne du mercredi et du samedi. Son chiffon était presque aussi noir qu'elle, la faute à l'oxydation et sûrement pas à Adela qui astiquait ces fichues rampes deux fois par semaine. Elle venait de terminer et tirait sur sa blouse par petits mouvements saccadés pour avoir un peu d'air lorsque George Finnegan, cinq ans, apparut en haut des marches. Il se mit à les descendre en faisant bien attention à ne pas lâcher la rampe. Une fois en bas, il sourit à Adela, fier d'avoir réussi cet exploit tout seul comme un grand. Elle se força à lui rendre son sourire, et il disparut tandis qu'elle inspectait les traces de ses petits doigts

moites sur le cuivre. Évidemment, Carol choisit ce moment pour regagner l'étage.

« N'oubliez pas de passer un coup sur la rampe, Adela.

– Oui, m'ame. »

« *Passer un coup !* » On voyait bien qu'elle ne s'y était jamais collée. C'était plutôt cent coups qu'il fallait passer. Ce qu'Adela fit en remontant. Si elle tenait le saligaud qui avait eu l'idée d'inventer les rampes en cuivre !... C'était bien une idée de Blanc ! Lorsqu'elle fut parvenue en haut, le petit George, en bas, semblait hésiter à la rejoindre. Adela lui fit les gros yeux, et il fila, renonçant momentanément à son projet.

Il aurait été mieux à jouer dehors, ce gamin, mais Carol le tenait cloîtré aujourd'hui. Officiellement, les portes devaient rester fermées pour que la chaleur n'entre pas. En vérité, c'était pour que Sid, sept ans, n'entre pas. Adela avait été contrainte d'emmener son petit dernier avec elle parce que Mabel, sa voisine qui le gardait d'habitude, était souffrante. Carol, qui ne raffolait pas des

enfants, pas même du sien, raffolait encore moins des enfants noirs, qu'elle tenait au mieux pour des sauvages, au pire pour des voleurs. Cela dit, Adela ne tenait pas non plus à ce que son fils entre dans la maison des Finnegan. Elle se disait que, s'il cassait quoi que ce soit, elle serait contrainte, pour rembourser les dégâts, de travailler le dimanche pour le restant de ses jours.

Lorsqu'elle entendit une femme hurler à l'extérieur, elle sut instinctivement que Sid n'y était pas pour rien. Personne ne hurlait jamais à Highland Park, un quartier aussi chic que blanc. Ce n'était pas comme par chez elle. Son chiffon à la main, elle descendit les marches quatre à quatre (sans toucher la rampe) avant de sortir dans le jardin, derrière la maison. Elle suivit les cris et rejoignit son fils, debout face à une palissade. De l'autre côté se trouvaient Sally Hatfield, la voisine des Finnegan, et sa fille.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Mrs. Hatfield ?
— Ce qui s'est passé ? Ce négriillon...

votre rejeton, je suppose, jouait avec ma petite Meg ! »

Adela se tourna vers Sid.

« Qu'est-ce que t'as fait ? »

Le petit, persuadé, comme Mrs. Hatfield, qu'il avait commis un crime, n'osait pas répondre. Carol arriva à son tour. Même alertée par des cris, aussi alarmants soient-ils, une dame ne descend pas des escaliers quatre à quatre.

« Qu'y a-t-il, Sally ?

– J'ai surpris ce vaurien de négrillon en train de jouer avec Meg ! Quand je suis arrivée, il lui tenait la main. Quelle honte ! Si je n'étais pas sortie... ! Si nos enfants ne sont plus en sécurité dans nos jardins... où va-t-on ? »

Adela jeta un œil à Carol, qui semblait aussi indignée que sa voisine. Elle s'excusa avant de presser son fils d'en faire autant, mais la sentence tomba, sans appel :

« Adela, fichez le camp. Et ne remettez plus les pieds ici. »

Sally adressa un sourire de satisfaction à sa voisine.

Sans un mot, Adela prit son fils par la main et rentra dans la maison, suivie de sa patronne. Dans la cuisine, elle posa son chiffon et retira son tablier qu'elle jeta dans son sac.

« Vous me devez ma journée, m'ame.

– Pardon ? ! Vous osez... ? !

– Je travaille depuis neuf heures ce matin. Il est quatre heures. Ça fait... six dollars et... soixante-cinq cents. »

Excédée, Carol alla chercher son portefeuille et lui tendit cinq dollars.

« Vous n'avez pas mérité plus. Je vous ai demandé de nettoyer les rampes, et elles sont toujours aussi sales.

– Non, m'ame, je peux pas vous laisser dire ça. »

Elles allèrent vérifier, et les rampes portaient effectivement des traces de doigts. Carol avait bel et bien descendu l'escalier comme une dame quelques minutes plus tôt, et le petit George était remonté. De

là-haut, il faisait coucou à la femme de ménage. Adela planta son regard dans celui de Carol et lui arracha le billet de cinq dollars qu'elle fourra dans la poche de sa blouse. Puis elle attrapa la main de Sid et prit la direction de la cuisine pour sortir par la porte de service, comme il se devait.

*

Adela était fatiguée de sa journée. Elle avait mal aux pieds, aux jambes, au dos... En fait, il aurait été plus facile de dire où elle n'avait pas mal. Elle monta dans le bus pour régler le trajet au chauffeur, avant de redescendre pour remonter par la porte du fond, réservée aux Noirs. Comme Sid, elle aurait aimé s'asseoir, surtout par cette chaleur, mais malheureusement toutes les places étaient prises. Enfin, pas toutes. Ce n'était pas les sièges libres qui manquaient à l'avant, mais ceux-là étaient réservés aux Blancs, et les Noirs ne pouvaient s'y asseoir que lorsqu'il n'y avait *aucun* Blanc. Or il y